

—Non, non, s'écria-t-elle, elle m'intéresse, j'aime l'enthousiasme, même dans son exagération, et votre récit me fait vivement désirer de voir le duc.

Il m'aime ! fut le premier cri de Minia quand elle fut seule. Il m'aime ! c'est pour me retrouver qu'il abandonne son pays, sa mère, ses amis. Ah ! s'il pouvait deviner que celle qu'il poursuit est là, à son foyer !

Mais, pour la première fois, une crainte venait de la saisir : il me reverra sous un aspect si différent de celui qui l'a séduit ! Un cœur d'amant saura-t-il découvrir le même cœur dans l'Ombra et dans lady Stève ? Oui, je l'espère.

On était en pleine saison de Londres, les bals succédaient aux raouts, les courses aux concerts. Partout lady Stève était proclamée reine de beauté. La duchesse la voyant entourée, courtisée, était la première à l'entraîner dans les fêtes ; elle désirait le retour de son fils, croyant qu'il ne résisterait pas à l'attrait de la jeune lady, qu'elle désirait ardemment appeler sa fille. Elle ne se lassait pas d'en faire l'éloge au comte.

—Cette petite charme ma vie, disait-elle ; je n'ai jamais surpris chez elle ni égoïsme, ni caprice.

—Quelle attentive bonté ! ajoutait M. de Bocé. Puis elle est très forte aux échecs : connaissez-vous une femme de son âge jouant avec plaisir à ce jeu si sérieux ? Et comme elle rit gentiment lorsqu'elle me taquine avec esprit ! C'est vraiment une femme adorable.

Minia pouvait donc sincèrement écrire à son vieux Barini qu'elle était aimée, gâtée au-delà de toute espérance, et très heureuse.

Elle l'était en effet ; aimant les fêtes, la danse et la toilette, même le succès, s'il faut le dire, il n'y avait qu'une ombre à son bonheur : l'absence de William, qui ne pouvait durer, puis une grande privation, celle de ne plus chanter. Plus d'une fois, elle s'était reproché la promesse faite à son maître. Elle l'avait si bien tenue que personne ne la croyait musicienne. Ses réponses quand on lui demandait si elle jouait du piano étaient si modestes, si embarrassées que l'on supposait qu'elle en jouait très mal ; ce qui faisait dire à M. de Bocé :

—Elle est parfaite, car elle ne chante pas, ne touche pas du clavecin, et cause avec nous au lieu de nous arracher les oreilles.

Un des derniers bals, mais un des plus beaux, fut donné en l'honneur de la belle étrangère : elle y parut dans une ravissante toilette venue de Paris. Son entrée fit sensation, on faisait haie sur son passage, comme pour une souveraine. . . un murmure flatteur la suivait, il y avait foule pour obtenir d'elle une valse ou une mazurke. Les femmes même la complimentaient sur sa pureté et sur sa beauté. Minia, charmée, les remerciait non seulement de leurs paroles, mais de leurs sourires bienveillants, et s'élançait joyeuse au bras de son danseur. La chaleur du salon étant extrême, l'heureuse Minia sentit enfin la fatigue.

—Prenez mon bras, lui dit le comte, venez dans la serre, où il y a plus de fraîcheur : j'aurai ainsi mon tour et ma part de plaisir.

Tous les deux se glissèrent à travers la foule élégante et purent enfin respirer au milieu des arbustes et des fleurs.

—Avouez, maintenant que nous voici tranquilles, qu'on vous a dit des banalités polies et bien des mensonges, dit M. de Bocé.

—Des mensonges ! reprit-elle en riant ; vous pensez donc que je ne mérite pas les compliments que j'ai reçus ?

—Vous en méritez le double, c'est ce qui rend ceux de vos rivales sujets à caution.

—Des rivales ! des amies, je vous prie, car toutes les mains se tendent vers la mienne.

—La confiance est une aveugle qui égare ceux qu'elle conduit. . . Je vous conseille, milady, de ne pas croire à la sincérité du monde. Gardez-vous de commettre une imprudence. Vous verriez alors avec quel appétit vous seriez mangée à belles dents par ces bonnes amies. Quel serait leur bonheur.

Ces dernières paroles portèrent coup. Minia se revit en scène sous les traits de l'Ombra : elle se figura l'indignation des jeunes et vieilles ladies ; le comte même qui la promenait si fièrement à travers les salons baisserait la tête si elle était reconnue. Depuis qu'elle vivait chez la duchesse, Minia en avait plus appris sur le monde que pendant toutes les années passées à Alpino. Elle savait maintenant que rien ne lui ferait pardonner ses aventures de théâtre. Un seul homme les excuserait peut-être. . . mais voudrait-il, tout en l'adorant, lui donner son nom ? . . . Quel empire auraient ses idées aristocratiques dans cette occurrence ?

Minia frémit et remercia Barini d'avoir exigé qu'elle cachât son talent, car il pourrait la perdre. . . Jusqu'à présent son secret était bien gardé. . . et ne pourrait être découvert.

—A quoi rêvez-vous donc, milady ? lui demanda son compagnon. Vous me trouvez un misanthrope qui effarouche la gaieté, vous avez raison ; quelle idée m'a pris de vous crier : Gare ! Comme si nous étions dans la forêt de Bondy. Jouissez donc pleinement de votre triomphe, de votre jeunesse, de votre aimable confiance ? dites-vous que la vieillesse est une médisante, une envieuse qui n'a plus de soleil et qui voit tout en noir. . . chez les autres.

Minia se leva, elle avait besoin de silence ; elle alla s'asseoir entraînant M. de Bocé à sa suite, derrière de grands orangers.

—Ils me rappellent mon pays, dit-elle en soupirant.

Comme elle finissait de parler, des voix joyeuses se firent entendre ; plusieurs jeunes filles entrèrent dans la serre sans apercevoir ceux qui s'y trouvaient déjà. Minia s'empressait d'aller au-devant d'elles, quand elle entendit son nom prononcé et s'arrêta.

—Lady Stève est partie, dit miss Pamela ; cette reine de beauté aura quitté la fête par charité pour nous, afin que nos danseurs s'aperçoivent enfin de notre présence.

—Reine de beauté, je le veux bien, continua une autre, quoique je n'aime pas ces visages de fausse madone ; son meilleur titre à l'engouement général est son titre d'étrangère.

—Elle en a d'autres, reprit Pamela ; d'abord elle est veuve, ce qui lui permet d'être savamment coquette ; de plus, elle est très riche, et l'on sait que la fortune est un aimant qui attire. Quant à son éducation, elle est vraiment singulière ; pas un talent d'agrément. Puis, sait-on quelque chose de ses antécédents, comment elle était posée en Italie ! Non, elle est tombée à Londres comme un aérolicthe, sans parent ni chaperon pour l'accompagner.

On assure qu'elle est fiancée au duc de Whitefield, mais celui-ci, dit-on, est amoureux d'une actrice. La duchesse meurt de peur qu'il ne fasse de cette chanteuse lady Whitefield.

—Est-ce qu'on épouse une femme de théâtre ? s'écria miss Aurore. Le duc est un original, un extravagant,

e ven
mera
mire
—Ah
le cor
l'empé
s har
nment
l'orch
danse
—Ne
ernell
; ce
in, de
me u
si égr
rice, a
nde ?
En ét
tout at
araitre
mes.
expliq
ente, c

cette s
actio
ntena
que 1
y Stè
nment
x et so
rie, et l
e ni pu
actrice
x d'une
mais qu
l'Om
née da
l lui fa
osse a
e dut fe
quaiera
sa saiso
sses all
r recev
duchess
éant q
dre.

Minia au
erait là
r lui, au
me ils :
les ava
témér
tle. Il
ays, les
dres, oi
e gris t
ière la c
anglais,
ent en r
rence e
idées e